



HAL
open science

L'archéologie du texte médiéval

Pierre Chastang

► **To cite this version:**

Pierre Chastang. L'archéologie du texte médiéval. Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre, 2008, Hors-série n° 2, 10.4000/cem.8702 . hal-03365116

HAL Id: hal-03365116

<https://hal.science/hal-03365116>

Submitted on 7 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA

Hors-série n° 2 | 2008
Le Moyen Âge vu d'ailleurs

L'archéologie du texte médiéval

Pierre Chastang



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/8702>

DOI : [10.4000/cem.8702](https://doi.org/10.4000/cem.8702)

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Ce document vous est offert par Université de Versailles St-Quentin-en-Yvelines



Référence électronique

Pierre Chastang, « L'archéologie du texte médiéval », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 2 | 2008, mis en ligne le 13 janvier 2009, consulté le 07 juin 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/cem/8702> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.8702>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mars 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

L'archéologie du texte médiéval

Pierre Chastang

- 1 Au XVII^e siècle¹, la constitution de l'histoire en discipline savante a mis en évidence le caractère indirect de la connaissance historique du passé, réservant à l'antiquaire le soin de collationner et de critiquer les documents destinés à l'historien. Le *De re diplomatica* de Jean Mabillon², publié en 1681, propose, au-delà de la polémique engagée avec le bollandiste Daniel van Papenbroeck au sujet des papyri mérovingiens conservés à l'abbaye de Saint-Denis, une méthode critique de l'usage historique des textes, qui constituait une arme redoutable contre l'histoire rhétorique et la tradition. « Donner les originaux des choses » tel est, selon l'expression de Blandine Kriegel, le nouveau credo du mauriste qui fonde sur l'original, auquel seul est attaché un caractère d'authenticité³, la hiérarchie des témoignages textuels. Le travail des antiquaires du XVII^e siècle est fils de la philologie humaniste, celle de Pétrarque († 1374), Boccace († 1375), Lorenzo Valla († 1457)⁴ et de la démarche archéologique d'un Flavio Biondi († 1463)⁵; elle entend exhumer et restaurer les textes et monuments classiques, retrouver le passé tel qu'en lui-même, épuré des traces de ses usages postérieurs. L'historicité du texte que l'exercice critique se propose d'apprécier est garante de sa vérité et de sa valeur. Moment singulier où la dissolution de la conception médiévale des textes, fondée sur une hiérarchie combinée des autorités institutionnelles – l'Église en premier lieu – et énonciatives – les *auctoritates* – établie par le christianisme⁶, débouche sur l'invention d'une méthode de discrimination documentaire et de lecture dont les médiévistes sont encore aujourd'hui les héritiers. L'humanisme rompt avec l'autorité qui cautionne, et déplace vers le texte, conçu comme un artefact historique, le fondement de sa valeur. L'auteur devient la source du texte et le garant de son historicité.
- 2 Le credo chartiste tel qu'il s'affirme au XIX^e siècle, dans ses intentions comme dans sa méthode est l'héritier du XVII^e siècle savant, de ce que nous proposons d'appeler une archéologie traditionnelle des textes qui entend les exhumer, les classer et constituer des corpus essentiels au travail historique⁷. Cette archéologie traditionnelle se constitue autour de quelques préceptes fondamentaux :

- 3 • le savoir classique impose le constat d'une nécessaire médiation – assumée par le travail critique – dans l'usage historique des traces héritées du passé ; il manifeste ainsi ce que Michel Foucault a nommé la rupture avec « la prose du monde »⁸ ;
- 4 • cette médiation critique produit une distinction entre sources originales et discours historique⁹, dont témoigne – singulièrement en France – la disjonction disciplinaire et institutionnelle entre histoire et disciplines auxiliaires ;
- 5 • cette archéologie se focalise sur la notion d'original (*Urtext*)¹⁰, au détriment de la tradition vivante du texte, spécifique aux civilisations du manuscrit ;
- 6 • la méthode se fonde sur l'étude combinée de la langue, du discours et de la matérialité de l'écriture, éléments qui, témoignant de l'historicité du texte, constituent les indices du travail critique ;
- 7 • enfin, elle assigne à la démarche critique une place située en amont du travail de l'historien, et limite son investigation à une procédure de validation – le *verus mabillonien* du *discrimen veri ac falsi* ou la critique d'authenticité des philologues –, laissant aux historiens le choix de leurs usages de textes devenus source. L'histoire positiviste, en sa volonté de restituer une vérité objective du passé, de reproduire la réalité, s'accommode fort bien de ce tamisage documentaire liminaire.
- 8 Or, l'attention portée au texte par les historiens s'est accrue ces dernières années, conduisant à une progressive redéfinition de la place tenue par la critique textuelle dans le travail historique¹¹, ainsi qu'à une remise en cause de certains préceptes de l'archéologie traditionnelle. Nous aimerions, après avoir replacé cette évolution dans son contexte historiographique, exposer les apports des travaux récents menés par les médiévistes dans ce domaine, et voir dans quelle mesure ils proposent une nouvelle archéologie du texte qui constitue à la fois un *aggiornamento* des pratiques critiques anciennes et une arme efficace de lutte contre la « textualisation du monde » (Pierre Bourdieu).
- Souci ou fétichisation du texte ?
- 9 Souci accru du texte, salut par le texte¹², fétichisation du texte ; quel que soit le jugement que l'on adopte face à l'évolution qu'a connue le statut du document écrit dans le travail de l'historien, il convient tout d'abord de le situer dans le contexte englobant de la crise de la modernité et de la rationalité moderne qui s'est peu à peu développée à partir de la fin des années 1960. Elle se manifeste, dans le domaine de l'histoire, par l'abandon des modèles heuristiques traditionnels, par l'ouverture du débat sur le *linguistic turn* et par l'accroissement de l'exigence de réflexivité dans la pratique historique.
- 10 Question d'échelle tout d'abord. Les nouvelles méthodes d'histoire sociale, apparues durant la seconde moitié des années soixante-dix, s'inscrivent dans le contexte de retour au sujet en philosophie comme dans les sciences sociales¹³. Leur réflexion portait sur la relation qui unit l'échelle d'analyse de l'historien avec la formalisation et le contenu du discours historique¹⁴. Le célèbre article que Carlo Ginsburg a consacré au modèle indiciaire, défend une histoire dont « la stratégie cognitive, tout comme les codes d'expression, restent intrinsèquement individualisants¹⁵ » à rebours des modèles heuristiques issus du XIX^e siècle qui proposaient une scientificité historique fondée sur le quantitatif et sur l'étude des évolutions massives considérée comme seules porteuses de sens¹⁶. L'adoption d'une micro-échelle devait permettre de répondre à l'exigence d'individualisation¹⁷, sans pour autant renoncer à la compréhension globale des

sociétés passées¹⁸, que les textes théoriques de la *microstoria* dépeignent sous la forme d'une histoire générale¹⁹, qui délaisse la synthèse totalisante au profit d'une articulation des discontinuités. Bien que l'École des Annales – influencée par la sociologie française et allemande – soit souvent identifiée au basculement historiographique vers l'étude des phénomènes collectifs, l'*Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien* de Marc Bloch sert paradoxalement de matrice au renouveau prôné par Carlo Ginsburg²⁰. Le rapport à la source historique – singulièrement aux textes – se trouve dès lors bouleversé par le parti pris d'intensivité dans l'exploitation documentaire, et par la prise en compte, grâce à la variété des sources, de l'hétérogénéité « de la trame du réel » (Bernard Lepetit). Si les textes théoriques de la *microstoria* esquivent la question du statut des documents et du rapport qu'ils entretiennent à la société qui les a produits²¹, la dislocation progressive du primat du découpage social²² en histoire laissait un espace pour une histoire culturelle en voie de constitution²³, nourrie des travaux d'anthropologie historique et dans laquelle l'étude de la culture de l'écrit devait progressivement se constituer en champ de recherche spécifique²⁴.

- 11 La deuxième évolution, qui a cristallisé dans le milieu des historiens autour du débat sur le *linguistic turn*, est liée à la diffusion de la pensée postmoderne dans les pays anglo-saxons. L'affirmation de l'empire du signifiant s'est accompagnée d'une remise en cause radicale des concepts fondamentaux – cause, changement, stabilité du sens – utilisés dans la construction du discours historique²⁵, dont la possibilité se trouve déniée. « Il n'y a rien hors du texte²⁶ » écrivait Jacques Derrida, renonçant du même coup à la conception saussurienne du signe linguistique et à la fonction mimétique du langage²⁷. Jacques Derrida définit l'écriture comme un pur jeu de signifiants, sans référents externes – signifiés, faits, auteur... –, sapant ainsi toute possibilité d'usage historique des textes hérités du passé et toute historicisation du texte lui-même. Les textes, conçus comme porteurs d'un *hic et nunc*, considérés comme procédant d'une construction sociale, sont sommés de s'effacer derrière une écriture ravalée au rang de jeu. Écoutons Jacques Derrida :

« L'avènement de l'écriture est l'avènement du jeu ; le jeu aujourd'hui se rend à lui-même, effaçant la limite depuis laquelle on a cru pouvoir régler la circulation des signes, entraînant avec soi tous les signifiés rassurants, réduisant toutes les plates-formes, tous les abris du hors-jeu qui surveillaient le champ du langage. Cela revient, en toute rigueur, à détruire le concept de « signe » et toute sa logique²⁸. »

- 12 Le texte est le résultat d'une production impersonnelle²⁹, d'un jeu intertextuel sans référent hors-texte. La théorie saussurienne de l'arbitraire du signe qui fondait la possibilité des études de sémantique historique³⁰, laisse place à une dissémination du sens que chaque lecture, chaque nouvel usage vient modifier, offrant ainsi à la subjectivité du lecteur un pouvoir paradoxalement dénié à l'auteur.
- 13 Il apparaît dès lors impossible de distinguer sources et discours historique, texte scientifique et fiction (*narrative*). L'empire du texte recouvre du concept englobant de faits culturels (*cultural facts*) ce que l'historiographie, depuis l'époque moderne, avait justement tâché de distinguer.
- 14 Les théoriciens du *linguistic turn* ont également été influencés par les travaux de l'anthropologie culturelle américaine – singulièrement ceux de Clifford Geertz³¹ –, qui proposent, en partant de postulats différents, une forme de textualisation du monde, qui puise largement ses racines dans la sociologie compréhensive (*verstehen*) de Max Weber³² et dans l'œuvre de Wilhelm Dilthey³³. Clifford Geertz, réfutant les modèles

fonctionnalistes³⁴, revendique une conception sémiotique de la culture qu'il définit « comme des systèmes connectés de signes interprétables », avec lesquels « les faits, comportements, institutions et processus sociaux n'entretiennent pas de rapports de causalité »³⁵. L'anthropologie culturelle s'inscrit donc dans une démarche herméneutique qui cherche à élucider les constructions discursives produites par les sociétés.

- 15 L'œuvre de Hayden White³⁶ – introduite en France par les écrits de Roger Chartier³⁷ – revendique une dernière influence, intimement liée au contexte de naissance des sciences humaines et sociales en Allemagne, à la fin du XIX^e siècle. Les thèses défendues par Hayden White dans *Metahistory* radicalisent l'argumentaire que Johann Gustav Droysen³⁸, conscient qu'il existe une forme d'interaction entre la construction de la connaissance et son mode d'exposition³⁹, opposa, en 1857, au positivisme de Leopold von Ranke⁴⁰. Pour Hayden White, écrire l'histoire se ramène au choix d'un mode d'exposition rhétorique, à l'intérieur duquel le discours historique se déploie. La question du fait historique, comme de la vérité, n'a de sens que dans les limites du système discursif choisi. La distance qui sépare *story* et *history* disparaît derrière l'empire du texte.
- 16 L'accroissement de l'attention portée au texte – compris ici dans sa dimension discursive – s'est également nourri de la nouvelle exigence de réflexivité introduite dans le travail de l'historien⁴¹. Ce sont surtout les médiévistes allemands – on pense en particulier à Otto Gerhard Oexle⁴² – qui se sont intéressés à la question de l'historicisation de l'histoire. Sans doute faut-il y voir l'ombre portée des nombreux travaux consacrés durant les décennies 1970 et 1980 à la *memoria* médiévale, et de la réflexion ancienne vouée à la sémantique historique de l'histoire⁴³. Comme l'a montré Jean-Claude Schmitt récemment, les historiens renouent ainsi avec des interrogations qui ont occupé le temps de la naissance des sciences humaines et sociales autour de 1900. L'historicisation de l'histoire permet de dépasser l'opposition entre faits et fiction, de prendre en compte la part discursive inhérente à chaque texte et de l'inscrire dans un système de représentation qui tourne le dos à une vérité conçue comme simple duplication du réel – celle des positivistes –, comme à une vérité relative au système rhétorique du discours qui la porte – celle des postmodernes. L'histoire comme la science produit une vérité relative, inscrite dans le contexte historique de sa production. Comme l'écrit Max Weber, « être dépassé d'un point de vue scientifique n'est pas seulement notre destin à tous, mais c'est aussi notre but à tous⁴⁴ ». C'est donc l'inscription du texte dans un système de représentation qui garantit à la fois sa valeur et la relativité de sa valeur⁴⁵. L'école des *Annales* a, dès les années 1920, très largement contribué à présenter le travail de l'historien comme une construction discursive, irréductible à une copie du passé⁴⁶, ouverte au contraire à un vaste spectre documentaire qui seul paraissait en mesure de nourrir le projet d'une histoire totale⁴⁷. Mais, durant les années de triomphe de l'histoire économique et sociale, les historiens opérant une simplification critique qu'accompagnait l'usage sériel des documents ont souvent entretenu une relation néopositiviste aux textes.

Manuscrits, textes et contextes

- 17 Disons-le d'emblée, nous pensons que les faits historiques (*res gestae*) existent indépendamment de leur récit et de leur analyse par l'historien (*historia rerum gestarum*). Nous souscrivons de ce point de vue à l'argumentaire développé par Richard Evans dans le volume intitulé *In Defence of History* ; il propose un retour aux positions

développées à la fin du XIX^e siècle par les tenants de l'*Historische Kulturwissenschaft*, qui avaient clairement réfuté l'antinomie supposée des faits et de la fiction⁴⁸, au profit d'une réflexion sur le lien qui unit la connaissance à un système de représentation. Notre propos ne porte pas sur l'élaboration du discours de l'historien, mais sur le statut du texte comme source de la connaissance historique. L'archéologie traditionnelle, qui mettait le texte à la disposition de l'historien en se prononçant sur « son degré d'ajustement au réel » (Bernard Lepetit), s'avère aujourd'hui insuffisante. De nombreux travaux historiques récents, consacrés au texte médiéval, ont ainsi contribué à redéfinir les relations qui unissent critique et histoire et à approfondir la réflexion sur la place tenue par l'écrit dans les sociétés anciennes.

- 18 Le changement passe d'abord par la prise en compte du texte comme unité de sens. L'histoire, héritière d'une antique tradition qui la distingue des sciences sociales, associe, dans sa démarche heuristique, récit⁴⁹ – qui constitue une appropriation des discours passés – et discours d'où procède l'intelligibilité du passé⁵⁰. La posture traditionnelle de l'historien à la subjectivité surplombante autorisait des formes extrêmes de « découpe dans le tissu documentaire » (Michel Foucault), que l'histoire-problème héritière des *Annales* a, pour une part, justifiées. Marc Bloch compare ainsi dans *L'Apologie*, la question liminaire formulée par l'historien à un « aimant [qui attire] la limaille du document », tout en faisant montre, dans d'autres passages d'une grande sensibilité au texte et à sa transmission. Le rééquilibrage au profit d'une histoire qui assume sa dimension discursive semble aujourd'hui en marche.
- 19 La découpe, si elle permet de produire des séries, entraîne une décontextualisation qui rend l'interprétation de l'information extraite sujette à caution⁵¹. La restitution du texte comme unité de sens suppose a contrario de porter une grande attention à la tradition manuscrite, ce dont témoignent de nombreux travaux récents engagés dans les domaines de l'écriture hagiographique⁵² et pragmatique⁵³.
- 20 L'échelle d'analyse adoptée est très variable : en hagiographie, sans doute parce l'histoire de la sainteté et des saints pèse encore sur la discipline⁵⁴, l'unité du dossier a été privilégiée ; dans le domaine des écritures pragmatiques, l'espace de production a souvent constitué le cadre structurant de la recherche, qu'il s'agisse d'un lieu – telle institution ecclésiastique, telle commune –, ou d'un territoire – tel espace régional d'Occident...⁵⁵ –, alors que d'autres études, sans raidir les frontières de genres, ont mené une approche plus typologique, privilégiant tour à tour cartulaires⁵⁶, chartriers⁵⁷, *libri iurium*⁵⁸, statuts communaux⁵⁹, statuts des ordres monastiques⁶⁰, etc.
- 21 L'abandon de l'attrance que les historiens ont souvent éprouvée pour la question de l'origine permet de considérer le monde médiéval et sa civilisation du manuscrit comme un atelier d'écriture. La variante, la réécriture, l'inventivité des scripteurs, occupent alors le centre du travail d'investigation. Les méthodes critiques traditionnelles – paléographie, codicologie, philologie, diplomatique... – s'avèrent indispensables pour prendre en compte, dans la réflexion, les étapes successives de la mise en texte, distinguant ainsi des strates qui constituent, selon l'expression de Geneviève Hasenohr les « archives authentiques d'une tradition en perpétuelle mouvance ». Émerge ainsi une nouvelle archéologie qui, délaissant le *Urtext*⁶¹, entend rendre compte de la profusion manuscrite et permet l'étude, en contexte, des modes de production, des usages⁶² et des réappropriations des faits et discours – envisagés dans la double dimension du contenu et de la forme⁶³. Le déblaiement des strates « inauthentiques » des textes, celles que les notions de *falsus*, plagiat, déclin forgerie⁶⁴,

conduisaient jadis à ne considérer que dans leur rapport au « soubassement authentique » du *Urtext*, laisse place à une attention inédite portée à la stratigraphie textuelle et documentaire. Ce déplacement du questionnement pose avec une acuité nouvelle la question de la construction culturelle et sociale du sens, libérée par l'abandon de la valorisation de l'original.

- 22 Plusieurs axes ont été parallèlement suivis par les médiévistes. En premier lieu, chez les littéraires comme chez les historiens, l'étude des processus d'écriture, de production du texte a trouvé, dans l'effort de théorisation post-structuraliste – je pense en particulier aux travaux que Gérard Genette a consacrés à la transtextualité⁶⁵ – des bases de réflexion fructueuses, qui sont d'ailleurs revendiquées comme telles par les membres de l'équipe du SGH (Sources hagiographiques narratives composées en Gaule avant l'an Mil⁶⁶). Ce cadre théorique permet de comparer les systèmes de réécriture employés par les hagiographes. Une démarche assez proche – quoique plus réduite du point de vue de la richesse textuelle – inspire les études que Michel Zimmermann⁶⁷ a consacrées à l'usage fait par les scribes catalans du formulaire du manuscrit 74 de Ripoll⁶⁸. Ces mutations formelles constituent les indices d'une compréhension des structures sociales et idéologiques de la société médiévale. Le texte peut ainsi être soigneusement inscrit dans un champ spécifique – contexte, institutions, genre... – qui seul permet de rendre compte des mutations discursives observées⁶⁹. L'hagiographie, à cause de la relation spécifique que l'histoire chrétienne entretient avec les temps apostoliques, à cause du lien structurant qui unit tout récit chrétien à celui de l'Incarnation et de la résurrection du Christ, constitue sans doute un lieu d'observation privilégié des pratiques médiévales de réécriture et de emploi⁷⁰. Mais comme le souligne Alain Boureau, dans ce système narratif global, nécessairement christocentrique, il convient « d'examiner chaque récit comme un fait historique dont on doit chercher les circonstances, les agents et les effets⁷¹ », comme s'attachent à le faire par exemple les études réunies par Martin Heinzlmann dans le volume intitulé *La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval. Transformations formelles et idéologiques*⁷².
- 23 Dans d'autres dossiers, l'étude de la réécriture cède le pas à celle de l'écriture continuée, j'entends, par là, la production successive de textes liés par une unité thématique ; la distinction des strates de production textuelle permet cependant le même travail de lecture en contexte. Citons l'étude de Pamela Sheingorn et Kathleen Ashley consacrée au *Livre des miracles de sainte Foy*⁷³, qui distingue trois strates principales dans la constitution du *Liber* – celle attribuable à Bernard d'Angers, celle des moines continuateurs et celle enfin des miracles additionnels –, qui correspondent chacune à une auctoralité spécifique, à un moment particulier de l'histoire de l'institution rouergate et, au-delà, des relations entre *ecclesia* et *militia*. L'étude des origines des institutions ecclésiastiques s'est ainsi profondément renouvelée en liant plus étroitement la genèse documentaire aux métamorphoses discursives des faits, personnages et événements se rapportant au temps des origines d'une institution⁷⁴. La démarche s'accompagne d'un salutaire décloisonnement dans l'usage de sources qui trouvent leur place – quelle que soit leur nature documentaire ou narrative – en un lieu précis de la constitution du dossier envisagé⁷⁵. Ces discours locaux peuvent alors être replacés dans un contexte englobant, comme le montre l'étude que Jean-Claude Schmitt a consacrée à l'*Opusculum de conversione sua* attribué au juif Hermann, qu'il resitue tour à tour dans une histoire du genre autobiographique, puis de la conversion au XII^e siècle.

- 24 La question de la copie et de la transmission des textes peut être abordée de manière comparable ; la mise en recueil de textes préexistants ⁷⁶, leur copie sous une forme nouvelle ne peut être réduite à une duplication de l'original ; cette relation a pourtant longtemps obsédé les diplomatistes comme les philologues. L'insertion d'un texte dans un nouveau contexte manuscrit, la transformation de son usage social et culturel doivent être pris en compte et soigneusement restituées par l'historien. Un diplôme d'immunité carolingien n'est pas lu au XI^e siècle, dans le contexte de la Réforme grégorienne, comme il l'était deux siècles auparavant ⁷⁷ : les cadres spatiaux et institutionnels ne sont plus les mêmes et l'environnement manuscrit de la copie – autres textes transcrits, rubriques, auteur, format, mise en page... – permet de restituer le texte en contexte. Les travaux de Patrick Geary ont largement nourri la réflexion à ce sujet. Dès 1985, il montrait que le célèbre testament Abbo († 739) devait sa préservation à la lecture grégorienne qu'en fit, en 1079, Hugo de Châteauneuf d'Isère, évêque de Grenoble, dans le contexte d'une délimitation des droits exercés dans le *pagus* de Sermorens ⁷⁸. La rubrique du cartulaire dans lequel le texte fut copié en témoigne ⁷⁹.
- 25 Cette démarche, en valorisant l'étude dynamique des traditions textuelles, en replaçant le document dans l'évolution des usages discursifs, représente un réinvestissement, par le discours de l'historien, des formes d'autorité/auctorité médiévales ⁸⁰, réinvestissement qui s'est très largement nourri des nombreux travaux consacrés aux usages médiévaux du passé ⁸¹. Le renouveau récent de l'étude du faux témoigne également d'une rupture avec la catégorisation moderne de l'autorité ⁸². L'analyse des transformations formelles et des strates textuelles ouvre à la compréhension des régimes d'historicité des textes, comme de la dynamique médiévale du changement culturel et social.

26

La stratification textuelle n'est pas seulement affaire de réécriture, d'écriture continuée et de copie ; elle est également tributaire des procédés de conservation des textes ⁸³. C'est sans doute dans le domaine spécifique de la mémoire archivistique que les études se sont le plus multipliées ces dernières années. Depuis 1991 ⁸⁴, le cas spécifique des cartulaires, supports de la mémoire archivistique, jalons de l'essor d'une conscience historique dans le contexte de la formalisation institutionnelle du XI^e siècle, outil pragmatique de gestion et de défense des droits, constitue en France un champ d'investigation privilégié ⁸⁵, pour comprendre, à travers le rapport spécifique à la documentation passée, les transformations idéologiques et sociales du Moyen Âge central. Les cartulaires, qui se multiplient, sous leur forme classique, à partir des dernières décennies du XI^e siècle témoignent également d'une reconfiguration profonde des usages médiévaux du *codex*, dont les usages pragmatiques prennent alors leur essor, et au-delà de l'accroissement de la place tenue par l'écrit et la culture de l'écrit dans la société médiévale.

Textes et culture de l'écrit

- 27 Nous avons suivi jusque-là le mouvement de retour au manuscrit, à la matérialité des textes. Mais les médiévistes se sont également, depuis une vingtaine d'années, interrogés, à la suite des anthropologues – singulièrement de Jack Goody ⁸⁶ et de Ian Watt ⁸⁷ –, sur la place spécifique tenue par l'écrit dans la société du Moyen Âge, rompant avec la croyance en une transparence du système de communication écrit qui constituait le fondement tacite de la conception du texte comme miroir de la réalité. L'historiographie française est demeurée longtemps à l'écart d'un domaine de

recherche – celui de la culture de l'écrit (*Schriftkultur*) – dans lequel les publications majeures sont allemandes⁸⁸, italiennes et anglo-saxonnes⁸⁹. Elles forment le second versant de la nouvelle archéologie du texte, privilégiant une approche globale de la place de l'écrit dans la société médiévale, remplaçant la textualité dans le cadre englobant des relations qu'elle entretient avec les autres formes de communication – paroles, gestes et rituels. À la nécessaire prise en compte de la matérialité manuscrite du texte, les historiens du Moyen Âge ont progressivement associé une réflexion sur l'écriture comme système social de communication, soumis au processus historique. Le texte se trouve donc doublement mis en contexte : par l'archéologie des strates qui le composent et par la restitution de la place spécifique qu'il occupe dans l'évolution de la culture médiévale de l'écrit. Le livre – intitulé *From Memory to written Records*⁹⁰ – que Michael Clanchy a consacré à la mémoire et l'écrit dans la société anglo-normande constitue un ouvrage fondateur, qui mettait en application l'idée fondamentale qu'exprimait Jack Goody dès 1977 : « les différences [qui caractérisent les sociétés gouvernées par l'oral et celles qui sont gouvernées par l'écrit] ne renvoient pas principalement à des différences de “pensée” ou de “mentalités” – quoiqu'il puisse y avoir des effets de ce genre –, mais à des différences dans la nature des actes communicatifs⁹¹ ».

- 28 L'interrogation du lien qui unit mode de communication et évolution des structures sociales devenait possible. Présenter ici, même de manière rapide, l'immense bibliographie consacrée depuis lors à la question, relève de la gageure, mais il est sans doute possible de recenser quelques grandes directions.
- 29 La première de ces directions consiste à étudier les produits de la *Schriftkultur*, ce qui revient à décrire l'évolution du champ des usages de l'écrit et sa structuration typologique, comme le propose d'ailleurs la première partie – intitulée *The Making of Records* – de l'ouvrage de Michael Clanchy. Les travaux menés par l'équipe de l'université de Münster, réunie autour d'Hagen Keller⁹², ont permis de suivre l'accroissement des usages de l'écrit à partir du XII^e siècle. Le livre, jusqu'alors principalement cantonné dans le champ du sacré, se diffuse dans les pratiques ordinaires de la vie (*Lebenspraxis*), accompagnant l'émergence d'une écriture pragmatique⁹³, entraînant une transformation profonde des modes de production et de transmission du savoir, des systèmes d'exercice du pouvoir, ainsi qu'une formalisation nouvelle des pratiques sociales⁹⁴, qu'il s'agisse des échanges, des rapports de domination ou de la production des identités. En Italie, le livre fondateur que Paolo Cammarosano⁹⁵ a consacré à l'évolution de la production documentaire et à la description de son ordre typologique, met clairement en évidence la « révolution »⁹⁶ qui se produit dans ce domaine avec l'avènement de l'État communal. Cette première étape de repérage fait grandement défaut en France.
- 30 À ce premier recensement des usages de l'écrit, qui permet de déplacer vers le XII^e siècle une rupture chronologique dont l'historiographie de la Renaissance avait dépossédé le Moyen Âge, les médiévistes ont ajouté une réflexion sur les conséquences sociales et culturelles de l'accroissement du champ de l'écrit dans les sociétés médiévales. En distinguant soigneusement dès les premières pages de son livre *textuality* et *literacy*, Brian Stock ouvrait à une compréhension complexe de la transition entre *non-literate society* – dans laquelle l'oralité⁹⁷ prédomine – et *literate society* – qui combine écrit et oral d'une manière variée. Les chercheurs allemands ont conceptualisé

cette distinction avec les notions de *Verschriftung* (mise par écrit) et *Verschriftlichung* (développement de la scripturalité).

- 31 Un premier niveau de changement est repérable dans ce que Ludolf Kuchenbuch nomme « le réaménagement des *scripta* traditionnels », conçu du double point de vue des rapports oral/écrit et vernaculaire/latin⁹⁸. Le second niveau réside dans l'émergence de genres ou types textuels nouveaux qui contribuent à restructurer le champ de l'écriture. Dans le domaine de l'écriture diplomatique, Adam J. Kosto a par exemple retracé, dans un essai suggestif⁹⁹, les étapes de l'émergence de la *convenientia* catalane au début du XI^e siècle qui, accueillant dans cette forme écrite nouvelle et ductile une grande variété d'actes juridiques – accords féodaux, conventions familiales, traités... –, témoignent de la contractualisation croissante des liens sociaux en Catalogne. Comme l'avait noté Jack Goody, la mise par écrit modifie également profondément le rapport entretenu avec l'information transmise ; de nouveaux modes de lecture¹⁰⁰, d'accès au texte – développement des index¹⁰¹, séparation texte-commentaire...¹⁰² – accompagnent une transformation des modes de pensée médiévaux.
- 32 L'extension du champ de l'écriture accompagne la structuration nouvelle de la société du Moyen Âge central. La singulière démarche sociographique entreprise par Michel Zimmermann offre ainsi un panorama englobant de l'« invention » progressive de la Catalogne par l'écriture diplomatique. Ce sont cependant, dans la plupart des travaux, l'apparition des nouveaux clivages culturels et sociaux qui ont retenu l'attention des chercheurs. L'évolution des notions de *litteratus/illiteratus* constitue ainsi une transcription en terme de catégorisation sociale et culturelle des évolutions de la scripturalité¹⁰³. Alors que les langues vernaculaires franchissent la barrière de l'écrit à partir du XI^e siècle, le terme *litteratus* se met à désigner ceux qui connaissent le latin. L'écrit joue désormais un rôle croissant dans la constitution des communautés médiévales. L'hérésiologie, comme l'histoire de l'Église, ont été ainsi stimulées par les travaux sur la *literacy* qui ont éclairé d'un jour nouveau la *reductio ad unum*¹⁰⁴ et l'affirmation du monopole clérical d'accès au sacré qui ont accompagné la réforme de l'Église. En même temps, le réductionnisme socio-économique qui prévalait jusqu'alors dans l'étude des groupes hérétiques était battu en brèche¹⁰⁵.
- 33 Les formes et la genèse des institutions médiévales se sont également nourries des apports des travaux consacrés à la *memoria* comme à l'écriture¹⁰⁶. Les recherches ont été particulièrement fructueuses pour les communautés et congrégations monastiques dont les écrits – narratifs, diplomatiques, normatifs... – contribuent à produire des principes stabilisateurs, créateurs d'ordre, tout en cherchant à dissimuler, comme le souligne Gert Melville, leur caractère processuel. Le temps de la fondation et ses « répliques » mémorielles jouent de ce point de vue un rôle fondamental¹⁰⁷. L'écrit, par la forme de normativité qu'elle porte, bouleverse profondément les pratiques de la communauté qu'elle régit. La question institutionnelle rencontre à ce point celle du droit et des pratiques juridiques ; l'anthropologie légale, dans son souci de compréhension des mécanismes de négociation, replace le texte dans la perspective de ses usages¹⁰⁸. Le mouvement de rédaction des coutumes et la résurgence du droit romain dans le monde méditerranéen, participent cependant de ce mouvement de dilatation du champ de l'écrit, de textualisation de la normativité qui caractérise le Moyen Âge central.

- 34 L'attention portée au texte constitue donc une arme efficace contre la textualisation du monde, lorsqu'elle combine les deux niveaux complémentaires de la démarche archéologique. Restituer d'une part, grâce à l'examen du manuscrit, une stratification textuelle, dont l'historien doit rendre compte. Replacer ensuite chaque texte au sein du champ englobant de la scripturalité médiévale ou, pour filer la métaphore archéologique, situer le matériel dans son environnement. On renonce ainsi à une conception d'un texte immatériel et autonome, mettant au contraire en évidence sa double dimension manuscrite et scripturale, offrant une possibilité de contextualisation précise des faits et discours qu'il véhicule, comme des usages et des fonctions culturels et sociaux qu'il remplit.

NOTES

1. Voir E. FUETER, *Histoire de l'historiographie moderne*, Paris, 1914 [trad. de *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich, 1911] et B. KRIEGEL, *L'histoire à l'âge classique*, t. 1 (Jean Mabillon) et 2 (*La défaite de l'érudition*), Paris, 1996.
2. J. MABILLON, *De Re diplomatica libri VI, in quibus quidquid ad veterum instrumentorum antiquitatem, materiam, scripturam et stilum ; quidquid ad sigilla, monogrammata, subscriptiones ac notas chronologicas ; quidquid inde ad antiquariam, historicam forensemque disciplinam pertinet, explicatur et illustratur*, Paris, 1681.
3. Voir, en particulier, JEAN MABILLON, *Brèves réflexions sur quelques règles de l'histoire*, éd., intro. et notes par B. BARRET-KRIEGEL, Paris, 1990.
4. Voir, en particulier, le *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio*, dont il existe une traduction française : *La donation de Constantin. Sur la donation de Constantin, à lui faussement attribuée et mensongère*, trad. et commentaire par J.-B. GIARD, Paris, 1993.
5. Voir en particulier la *Roma Instaurata*, dont le premier livre a été récemment édité et traduit en français : FLAVIO BIONDO, *Rome restaurée*, éd. et trad. par A. RAFFARIN-DUPUIS, Paris, 2005.
6. Voir G. LECLERCQ, *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et de la généalogie de la croyance*, Paris, 1996, p. 71-135.
7. Sur le travail de la philologie, voir la mise au point de F. DOLBEAU, « Critique d'attribution, critique d'authenticité. Réflexions préliminaires », *Filologia mediolatina (Studies in Medieval Latin Texts and their Transmission)*, 6-7 (1999-2000), p. 33-61.
8. Voir M. FOUCAULT, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, 1966 ; citons, pour mémoire, ce qu'écrivait Montaigne au sujet du travail des historiens, réservant aux seuls philosophes le travail critique : « Qu'ils nous rendent l'histoire plus selon qu'ils reçoivent que selon qu'ils estiment » ; cité par M. BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, Paris, 1993, p. 89.
9. Voir A. MOMIGLIANO, « Ancient History and the Antiquarians », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 13 (1950), p. 285-315.

10. On pense, bien entendu, à la philologie traditionnelle incarnée par Karl Lachmann († 1851) ; voir B. CERQUIGLINI, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, 1989.
11. Voir par exemple les constats dressés par D. IOGNA-PRAT et J.-C. SCHMITT, « Une historiographie au milieu du gué », in J.-C. SCHMITT et O. G. OEXLE (dir.), *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, Paris, 2003 et J.-C. SCHMITT et J. LE GOFF, « L'histoire médiévale », *Cahiers de civilisation médiévale*, 39 (1996), p. 9-25.
12. Voir la défense d'une histoire traditionnelle formulée par W. PARAVICINI, « Rettung aus dem Archiv ? Eine Betrachtung aus Anlaß der 700-Jahrfeier der Lübecker Tese », *Zeitschrift des Vereins für Lübeckische Geschichte und Altertumskunde*, 78 (1998), p. 11-46.
13. Deux ouvrages constituent des jalons importants de ce mouvement : P. RICŒUR, *Le conflit des interprétations : essais d'herméneutique*, Paris, 1969 et M. FOUCAULT, *L'herméneutique du sujet. Cours du collège de France 1981-1982*, éd. F. EWALD, A. MONTANA et F. GROS, Paris, 2001.
14. Voir le volume collectif J. REVEL (dir.), *Jeux d'échelles. La microanalyse à l'expérience*, Paris, 1996.
15. C. GINSBURG, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le débat*, 6 (1980), p. 3-44, ici p. 19.
16. Voir P. BOURDIEU, « Sur les rapports entre sociologie et histoire en France et en Allemagne (entretien avec L. Raphaël) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 106-107 (1995), p. 108-122.
17. Voir C. GINSBURG et C. PONI, « La micro-histoire », *Le débat*, 17 (1981), p. 133-136 et J. REVEL, « L'histoire au ras du sol », préface à l'ouvrage de G. LEVI, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIII^e siècle*, Paris, 1989, p. I-XXXIII.
18. L'auteur cite comme exemplaires de cette démarche le travail de Marc Bloch dans *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre* (Paris/Oxford/Strasbourg, 1924), celui d'Aby Warburg sur les vêtements florentins au XV^e siècle, ainsi que l'étude que Ludwig Traube a consacrée à la paléographie (*Vorlesungen und Abhandlungen*, t. 1 (*Zur Paläographie und Handschriftenkunde*), éd. P. LEHMANN, Munich, 1909 [réimpr. 1965]).
19. Sur cette notion et son opposition à l'histoire universelle, voir M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, 1969, p. 19 et 215.
20. « Rien de plus légitime, rien de plus salutaire que de centrer l'étude d'une société sur un de ces aspects particuliers », cf. M. BLOCH, *Apologie...*, *op. cit.*, p. 134. Voir J. REVEL, « Histoire et sciences sociales : les paradigmes des *Annales* », *Annales ESC*, 6 (1979), p. 1360-1376.
21. Comme le fait encore d'ailleurs très largement le volume d'articles de Carlo Ginsburg intitulé *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire* (Paris, 2001 [trad. de Occhiacci di legno. Nove riflessioni sulla distanza, Milan, 1998]), qui se place du point de vue des systèmes de représentation.
22. Voir R. CHARTIER, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, 6 (1989), p. 1505-1520 [repris dans *Au bord de la falaise ? L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, 1998, p. 67-86] et la synthèse polémique proposée par l'antiquiste G. E. R. LLOYD, *Pour en finir avec les mentalités*, Paris, 1993.
23. Les remarques introductives de Michel Sot, Jean-Patrice Boudet et Anita Guerreau-Jalabert dans *L'histoire culturelle de la France* [t. 1 (*Le Moyen Âge*)], Paris, 1997, p. 7-15] témoignent de cet effort de recomposition.

24. Moins d'ailleurs en France que dans les pays anglo-saxons avec la *Literacy* et en Allemagne avec la *Schriftlichkeit*.
25. Voir l'excellente mise au point de G. M. SPIEGEL, « History, Historicism, and Social Logic of the Text in the Middle Ages », *Speculum*, 65 (1990), p. 59-86 et les analyses de R. J. EVANS, *In Defence of History*, Londres, 1997, singulièrement les chapitres 3 (« Historians and their Facts », p. 75-102) et 4 (« Sources and Discourses », p. 103-128).
26. J. DERRIDA, *La dissémination*, Paris, 1972, p. 42.
27. F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale* [1916], éd. C. BAILLY, A. SECHEHAYE, A. RIEDLINGER et T. DE MAURO, Paris, 1995.
28. J. DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, 1967.
29. Voir M. FOUCAULT, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Bulletin de la société française de philosophie*, 3 (1969), p. 73-104 [repris dans *Dits et écrits 1954-1988*, t. 1 (1954-1975), Paris, 2001, p. 817-849] ; R. BARTHES, « La mort de l'auteur [1968] », *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, 1984, p. 63-69.
30. Voir A. GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, 2001, p. 191-237.
31. Voir C. GEERTZ, *The Interpretation of Cultures*, New York, 1973 [trad. fr. partielle, *Bali, interprétation d'une culture*, Paris, 1983], et J. CLIFFORD et G. E. MARCUS, *Writing culture. The Politics and Poetics of Ethnography*, Los Angeles, 1986.
32. Voir en particulier le difficile article de Max Weber intitulé « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive [1913] », *Essais sur la théorie de la science*, Paris, 1965 [ici Presses pocket, 1992], p. 301-364. Harvard Talcott Parsons, le directeur de thèse de Clifford Geertz, fut d'ailleurs le traducteur de Max Weber aux États-Unis ; voir Paul Rabinow dans P. BONTE et M. IZARD (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, 2004³, p. 384.
33. Dans la théorie de Wilhelm Dilthey le travail de l'historien repose avant tout sur le concept d'*Erlebnis* que l'on peut opposer à la raison scientifique ; voir W. DILTHEY, *Critique de la raison historique. Introduction aux sciences de l'esprit*, Paris, 1992 [trad. de *Einleitung in die Geisteswissenschaften. Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte*, Leipzig, 1883].
34. Sur cette question, voir la mise au point de M. SAHLINS, *Au cœur des sociétés. Raison utilitaire et raison pratique*, Paris, 1980 [trad. de *Culture and Practical Reason*, Chicago, 1976].
35. « As an interworked systems of construable signs (...) culture is not a power something to which social events, behaviors, institutions, or processes can be causally attributed », cf. C. GEERTZ, *The Interpretation of Culture. Selected Essays*, New York, 1973, p. 14.
36. Voir, en premier lieu, H. WHITE, *Metahistory. The historical Imagination in the nineteenth Century*, 1973 et le recueil d'articles *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, 1987.
37. Voir les analyses que Roger Chartier a faites de ces travaux dans *Au bord de la falaise ? L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, 1998.
38. Voir J. G. DROYSEN, *Historik* [1857], éd. P. LEYH, Stuttgart/Bad Cannstatt, 1977.
39. Voir H. WHITE, « Droysen's Historik : Historical Writing as Bourgeois Science », in *The Content of the Form...*, op. cit., p. 83-103.
40. Voir M. WERNER, « Histoire II. Des histoires particulières à l'histoire-Geschichte et à la science », in B. CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, 2004, p. 558-565.

41. Pour une approche générale de la question en sciences et sciences sociales, voir P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, Paris, 2001.
42. Voir O. G. OEXLE, « L'historicisation de l'histoire », in J.-C. SCHMITT et O. G. OEXLE (dir.), *Les tendances actuelles...*, op. cit., p. 31-41 ; *Id.*, *Geschichtswissenschaft im Zeichen des Historismus*, Göttingen, 1996 (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft, 116). Pour la France, voir F. HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, 2003.
43. Voir, en particulier, les travaux de Reinhart Koselleck (*Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, 1990 [trad. de *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort-sur-le-Main, 1979]) ; O. BRUNNER, W. CONZE et R. KOSELLECK (dir.), *Historisches Lexicon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, 1972-1992.
44. M. WEBER, *Le savant et le politique*, trad. C. COLLIOT-THÉLÈNE, Paris, 2003, p. 82 ; il s'agit d'une citation extraite de *Wissenschaft als Beruf*.
45. Voir l'analyse de Jacques Rancière à propos de Platon *République* I. III classement des formes de poétiques selon leur degré de fausseté ; d'autant plus faux que le poète cache son intention (*mimesis vs diegesis*).
46. Voir par exemple M. BLOCH, *Apologie...*, op. cit., chap. IV : « L'analyse historique ».
47. Voir P. TOUBERT, « Tout est document », in J. REVEL et J.-C. SCHMITT (dir.), *L'ogre historien, autour de J. Le Goff*, Paris, 1998, p. 85-105, ici p. 87-88.
48. Voir également les analyses de J.-C. SCHMITT, *La conversion d'Hermann le juif. Autobiographie, histoire et fiction*, Paris, 2003, p. 46-47.
49. Ce que Jacques Le Goff signale dans son introduction à M. BLOCH, *Apologie...*, op. cit., p. 12 : « L'histoire est une science, mais une science dont une des caractéristiques, qui peut faire sa faiblesse mais aussi sa vertu, est d'être poétique, parce qu'elle ne peut pas être réduite à des abstractions, à des lois, à des structures. »
50. Sur ces questions, voir J. RANCIÈRE, *Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, 1992.
51. Voir, à ce sujet, le bel article de M. Zimmermann, (« L'histoire médiévale coule-t-elle de source ? ») consultable sur le site internet de l'École des chartes (www.enc.sorbonne.fr) et A. PETRUCCI, « L'illusione della storia autentica : le testimonianze documentarie », in *L'insegnamento della storia i materiali lavoro storico*, Messine, 1984, p. 73-88.
52. Voir l'excellente présentation de ces tendances récentes dans P. HENRIET, « Texte et contexte. Tendances récentes de la recherche en hagiologie », in S. CASSAGNES-BROUQUET, A. CHAOU, D. PICHOT et al., *Religion et mentalités au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, Rennes, 2003, p. 75-86.
53. Voir, pour la France, la thèse de M. ZIMMERMANN, *Lire et écrire en Catalogne (IX^e-XII^e siècle)*, 2 vol., Madrid, 2002 (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 23).
54. Voir, par exemple, G. PHILIPPART, « L'hagiographie comme littérature : concept récent et nouveaux programmes ? », *Revue des sciences humaines*, 251 (1998), p. 11-39.
55. Voir par exemple M. ZIMMERMANN, *Lire et écrire...*, op. cit. et l'étude fondamentale de M. CLANCHY, *From Memory to written Record, England 1066-1307*, Oxford/Cambridge, 1993² [1979].
56. Voir, en particulier, les travaux de Laurent Morelle – singulièrement *Autour de Folcuin de Saint-Bertin*, Mémoire d'habilitation, 2 vol., université de Paris-I, 2003 –, de Georges Declercq – par exemple « Originals and Cartularies : The Organization of

Archival Memory (ninth-eleventh centuries), in K. HEIDECKER (dir.), *Charters and the Use of the written Word in Medieval Society*, Turnhout, 2000, p. 147-170 –, et de Pierre Chastang – Lire, écrire, transcrire. Le travail des rédacteurs de cartulaires en Bas-Languedoc (XI^e-XIII^e siècle), Paris, 2001.

57. Voir, par exemple, G. DECLERCQ, « Le classement des chartriers ecclésiastiques de Flandres au Moyen Âge », *Scriptorium*, 50 (1996), p. 331-344, ou T. BEHRMANN, *Domkapitel und Schriftlichkeit in Novara : 11.-13. Jahrhundert : Sozial- und Wirtschaftsgeschichte von S. Maria und S. Gaudenzio im Spiegel der urkundlichen Überlieferung*, Tübingen, 1994.

58. Voir l'article de synthèse proposé par Paolo Cammarosano (« I libri iurium e la memoria storica della città comunali », in G. ALBINI (dir.), *Le scritture del comune : amministrazione e memoria nelle città dei secoli XII e XIII*, Turin, 1998 [I florilegi, 12]) qui fait, en particulier, le point sur le travail mené à Gènes par Dino Poncuh et Antonella Rovere.

59. Voir, en particulier, H. KELLER et J. W. BUSCH (dir.), *Statutencodices des 13. Jahrhunderts als Zeugen pragmatischer Schriftlichkeit. Die Handschriften von Como, Lodi, Novara, Pavia und Voghera*, Munich, 1991 (Münstersche Mittelalter-Schriften, 64).

60. Voir, en particulier, les travaux menés autour de Gert Melville ; par exemple G. MELVILLE, « Zur Funktion der Schriftlichkeit im institutionellen Gefüge mittelalterlicher Orden », *Frühmittelalterliche Studien*, 25 (1991), p. 391-417 ; et *Id.*, *De ordine vitae : zu Normvorstellungen, Organisationsformen und Schriftgebrauch im mittelalterlichen Ordenswesen*, München, 1996.

61. Pour la diplomatique, le problème est clairement posé et tranché par Brigitte Bedos-Rezak ; voir, en particulier, « Towards an Archeology of the medieval Charter. Textual Production and Reproduction », in A. J. KOSTO et A. WINROTH (dir.), *Charters, Cartularies and Archives : The Preservation and Transmission of Documents in the Medieval West*, Toronto, 2002, p. 41-60.

62. Le problème de la transmission des textes apparaît étroitement lié à cette question ; voir A. ESCH, « Überlieferungs-Chance und Überlieferungs-Zufall als methodisches Problem des Historiker », *Historische Zeitschrift*, 1985, p. 529-570 ; H. SCHWARZMEIER, « Schriftlichkeit und Überlieferung. Zu den urkundlichen Quellen des Mittelalters aus des Sicht des Archivars », *Heidelberger Jahrbücher*, 1992, p. 35-57.

63. Voir, par exemple, H.-J. MARTIN et J. VEZIN (dir.), *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, 1990 et M. CARERI, F. FERY-HUE et F. GASPARRI *et al.*, *Album de manuscrits français du XIII^e siècle : mise en page et mise en texte*, Rome, 2001.

64. Voir K. HERBERS, « Hagiographie im Kontext. Konzeption und Zielvorstellung », in D. R. BAUER et K. HERBERS (dir.), *Hagiographie im Kontext. Wirkungsweisen und Möglichkeiten historischer Auswertung*, Stuttgart, 2001, p. XI-XXVIII.

65. Voir, en particulier, G. GENETTE, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, 1982. Dans les cinq types de relations transtextuelles distingués par Gérard Genette, ce sont les relations d'intertextualité – relation de co-présence d'un ou de plusieurs textes – et d'hypertextualité – relation qui unit un hypertexte à un hypotexte antérieur sur lequel il se greffe – qui ont le plus intéressé les médiévistes.

66. Entreprise codirigée par François Dolbeau, Martin Heinzelmann et Joseph-Claude Poulin.

67. Les travaux menés dès les années 1950 par Heinrich Fichtenau rompent avec la tradition d'une *Formulargeschichte* et inscrivent l'étude de l'écriture diplomatique dans une compréhension historique du Moyen Âge ; voir Arenga. *Spätantike und Mittelalter im*

- Spiegel von Urkundenformeln*, Graz/Cologne, 1957 (Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, 18), en particulier p. 7-29.
68. Édité par M. ZIMMERMANN, « Un formulaire du X^e siècle conservé à Ripoll », *Faventia*, 4/2 (1982), p. 25-86. ; son usage est étudié dans *Id.*, « Vie et mort d'un formulaire. L'écriture des actes catalans (X^e-XII^e siècle) », in M. ZIMMERMANN (dir.), *Auctor et auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, Paris, 2001, p. 337-358.
69. Voir, par exemple, l'étude pionnière de C. W. JONES, *Saint Nicholas of Myra, Bari, and Manhattan. Biography of a Legend*, Chicago/Londres, 1978.
70. Voir la mise au point d'Alain Boureau dans *L'événement sans fin. Récit et christianisme au Moyen Âge*, Paris, 2004², p. 9-11.
71. A. BOUREAU, *L'événement sans fin...*, *ibid.*, p. 10.
72. M. GOULLET et M. HEINZELMANN (dir.), *La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval. Transformations formelles et idéologiques*, Ostfildern, 2003 (Beihefte der Francia, 58).
73. Voir K. ASHLEY et P. SHEINGORN, *Writing faith. Text, Sign, and History in the « Miracles of Sainte Foy »*, Chicago, 1999.
74. Voir A. G. REMENSNYDER, *Remembering the Kings Past, Monastic Foundations Legends in Medieval Southern France*, Cornell University Press, 1995 et le travail collectif réalisé autour de Michel Lauwers et Cécile Caby à l'EFR ; présentation dans C. CABY, « La mémoire des origines dans les institutions médiévales. Présentation d'un projet collectif », *Mélanges de l'École française de Rome (Moyen Âge)*, 115 (2003), p. 133-140.
75. Voir, par exemple, M. LAUWERS, « Mémoire des origines et idéologies monastiques. Saint-Pierre-des-Fossés et Saint-Victor de Marseille au XI^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome (Moyen Âge)*, 115 (2003), p. 155-180 et P. CHASTANG, « La fabrication d'un saint. La place de la *Vita Guillelmi* dans la production textuelle de l'abbaye de Gellone au début du XII^e siècle », in M. LAUWERS (dir.), *Guerriers et moines. Conversion et sainteté aristocratiques dans l'Occident médiéval*, Antibes, 2002, p. 429-447.
76. On peut penser aux chansonniers, aux manuscrits cycliques, mais également aux cartulaires, *libri iurium...*
77. Voir, par exemple, P. CHASTANG, *Lire, écrire, transcrire...*, *op. cit.*, p. 239-265.
78. P. GEARY, *Aristocracy in Provence, The Rhône Basin at the Dawn of the Carolingian Age*, Stuttgart, 1985 (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 31).
79. *Hec carta que est de monasterio Novalisie dicit quod castrum de vinnaco et villa quintiacum que est in mandamento sancti Georgii, in pago salmoriacensi et in episcopatu gratianopolitano sunt.*
80. Voir, en particulier, E. ANDERSEN, J. HAUSTEIN et A. SIMON *et al.*, *Autor und Autorschaft im Mittelalter*, Tübingen, 1998 ; M. ZIMMERMANN (dir.), *Auctor et auctoritas...*, *op. cit.*, et J.-M. SANSTERRE (dir.), *L'autorité du passé dans les sociétés médiévales*, Rome, 2004.
81. Dans une bibliographie fleuve, citons H. W. GOETZ, « Vergangenheitswahrnehmung, Vergangenheitsgebrauch und Geschichtssymbolismus in der Geschichtsschreibung der Vergangenheit », in *Ideologie e pratiche del reimpiego nell'alto medioevo*, t. 1, Spolète, 1999 (Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo, 46), p. 178-225 et les volumes G. ALTHOFF, J. FRIED et P. J. GEARY (dir.), *Medieval concepts of the Past : ritual, memory, historiography*, Washington/Cambridge, 2002 ; Y. HEN et M. INNES (dir.), *The Uses of the Past in Early Middle Ages*, Cambridge, 2000 ; J.-M. SANSTERRE (dir.), *L'autorité du passé...*, *ibid.*

82. Voir, en particulier, *Fälschungen im Mittelalter*, Hanovre, 1988-1990, 6 vol. (Schriften der MGH, 33).
83. Voir, en particulier, A. ESCH, « Überlieferungs-Chance... », *op. cit.*
84. M. PARISSÉ et O. GUYOTJEANNIN (dir.), *Les cartulaires, actes de la table ronde organisée par l'École nationale des chartes et le GDR 21 du CNRS*, Paris, 1993.
85. Voir P. CHASTANG, « Cartulaires, cartularisation et scripturalité médiévale : la structuration d'un nouveau champ de recherche », *Cahiers de civilisation médiévale*, 193 (2006), p. 21-32.
86. J. GOODY, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, 1978 [trad. de *The Domestication of the Savage Mind*, Londres/New York, 1977].
87. J. GOODY et I. WATT, « The Consequences of Literacy », in J. GOODY (dir.), *Literacy in traditional Societies*, 1968, Cambridge, p. 27-68.
88. Il s'agit principalement des publications réalisées dans le cadre du Sonderforschungsbereich 231 intitulé « Träger, Felder, Formen pragmatischer Schriftlichkeit im Mittelalter » (la bibliographie figure sur le site internet de l'université de Münster <http://www.uni-muenster.de>) et du Sonderforschungsbereich 321 intitulé « Übergänge und Spannungsfelder zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit », dans lequel les historiens ont été intégrés à partir de 1991. Voir également les deux volumes de synthèse : H. GÜNTHER et O. LUDWIG (dir.), *Schrift und Schriftlichkeit / Writing and its use. Ein interdisziplinäres Handbuch*, 2 vol., Berlin/New York, 1994-1995.
89. On pourra utilement se reporter au copieux travail de recensement bibliographique réalisé par Marco Mostert dans *New Approaches to medieval Communication*, Turnhout, 1999 (Utrecht Studies in Medieval Literacy, 1), p. 193-318.
90. M. CLANCHY, *From Memory...*, *op. cit.*
91. J. GOODY, *La raison graphique...*, *op. cit.*, p. 72.
92. Pour une première approche, on peut consulter l'article programmatique de H. KELLER, « Von heiligen Buch zur Buchführung. Lebensfunktionen der Schrift im Mittelalter », *Frühmittelalterliche Studien*, 26 (1992), p. 1-31.
93. Sur cette notion, voir H. KELLER, K. GRUBMÜLLER et N. STAUBACH (dir.), *Pragmatische Schriftlichkeit im Mittelalter. Erscheinungsformen und Entwicklungsstufen*, Munich, 1992.
94. Dans ces domaines, la bibliographie est trop vaste pour être citée ; on peut consulter, pour une première approche, C. MEIER, D. HÜPPER et H. KELLER (dir.), *Der Codex im Gebrauch. Akten des internationalen Kolloquiums 11-13 juni 1992*, Munich, 1996.
95. P. CAMMAROSANO, *Italia medievale : struttura e geografia delle fonti scritte*, Rome, 1991.
96. Voir, à ce sujet, le compte rendu de Jean-Claude Maire-Vigueur : « Révolution documentaire et révolution scripturaire : le cas de l'Italie médiévale », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 153 (1995), p. 177-185.
97. Sur la notion, voir W. J. ONG, *Orality and Literacy. The technologizing of the Word*, Londres/New York, 1982.
98. La bibliographie est immense ; je n'indique que quelques publications importantes. Pour les textes de la pratique, M. ZIMMERMANN, *Lire et écrire...*, *op. cit.*, p. 425-462 (chapitre intitulé « Les contraintes de l'oralité et le surgissement de la langue vernaculaire ») ; pour l'Italie, voir A. PETRUCCI, « Reading and writing *volgare* in medieval Italy », *Writers and Reders in medieval Italy. Studies in the History of written Culture*, New Haven/Londres, 1995, p. 169-235 et O. REDON (dir.), *Les langues de l'Italie médiévale*, Turnhout, 2002 (L'atelier du médiéviste, 8).

99. A. J. KOSTO, *Making Agreements in medieval Catalonia. Power, Order, and the written Word : 1000-1200*, Cambridge, 2001.
100. Voir la mise au point de Jacqueline Hamesse : « Le modèle scolastique de la lecture », in G. CAVALLO et R. CHARTIER (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, 1997, p. 125-145.
101. Voir, par exemple, R. H. et M. A. ROUSE, « “Statim invenire” Schools, Preachers and new Attitudes to the Page », in R. L. BENSON et G. CONSTABLE (dir.), *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, Robert L. Benson et Gille Constable (éd.), Oxford, 1982, p. 201-225.
102. Voir M.-O. GOULET-CAZÉ, *Le commentaire entre tradition et innovation*, Paris, 2000.
103. Position du problème dans H. GRUNDMANN, « Litteratus/illiteratus. Der Wandel einer Bildungsnorm vom Altertum zum Mittelalter », *Archiv für Kulturgeschichte*, 40 (1958), p. 1-65.
104. Voir D. IOGNA-PRAT, *Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'Islam, 1000-1150*, Paris, 1998 et M. ZERNER (dir.), *Inventer l'hérésie ? Discours polémiques et pouvoirs avant l'Inquisition*, Nice, 1998.
105. R. I. MOORE, *La persécution : sa formation en Europe*, Paris, 1991 [traduction de *The Formation of a Persecuting Society. Power and Deviance in Western Europe 950-1250*, Oxford/Cambridge, 1987].
106. M. LAUWERS, « Memoria à propos d'un objet historique en Allemagne », in J.-C. SCHMITT et O. G. OEXLE (dir.), *Les tendances actuelles...*, op. cit., p. 105-126 et O. G. OEXLE, *Memoria als Kultur*, Göttingen, 1995 (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 121).
107. Voir la bibliographie indiquée aux notes 60 et 74.
108. Voir, par exemple, l'étude que Laurent Morelle a consacrée à l'usage des chartes dans la gestion des conflits : « Les chartes dans la gestion des conflits (France du nord, XI^e-début XII^e siècle) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 155 (1997), p. 267-298.

INDEX

Mots-clés : scripturalité, écrit, texte

AUTEUR

PIERRE CHASTANG

Université de Versailles/Saint-Quentin-en-Yvelines